

S A D E Q H E D Â Y A T

T R O I S G O U T T E S
D E S A N G

*Traduit du persan
par Gilbert Lazard et Farrokh Gaffary*

Z U L M A
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Trois gouttes de sang

C'est hier qu'on m'a mis dans une chambre à part. Serait-ce que je suis complètement guéri, comme l'a assuré le surveillant, et que je serai libéré la semaine prochaine ? Ai-je donc été malade ? Un an, pendant un an entier j'ai imploré en vain qu'on me donne une plume et du papier. Que de choses ne me promettais-je pas d'écrire dès que j'en aurais le moyen !... Et hier, sans que je demande rien, on m'a apporté ce que je désirais tellement, ce que j'attendais tellement : du papier, une plume... Mais à quoi bon ? J'ai bien réfléchi depuis hier, je ne trouve rien à écrire. C'est comme si quelqu'un me retenait la main, ou que mon bras était paralysé. À présent, quand je considère les griffonnages que j'ai tracés sur la feuille, je n'y vois que ces quelques mots lisibles : « Trois gouttes de sang ».

Le ciel est bleu, le gazon d'un vert éclatant, les fleurs s'ouvrent sur la colline, une brise légère apporte leur parfum jusqu'ici. Mais à quoi bon ? Je ne puis rien goûter. Toutes ces choses sont bonnes pour les poètes, les enfants, ou pour ceux qui restent enfants jusqu'à la fin de leurs jours... Voilà un an que je suis ici. La nuit, toutes les nuits, les cris des chats m'empêchent de dormir ; ces gémissements horribles, ces rauques hurlements de gorge me mettent à l'agonie. Et le matin, à peine éveillé, ces maudites piqûres !... Que de journées interminables, que d'heures terribles j'ai passées ici ! Avec nos tuniques et nos pantalons jaunes, nous nous réunissons les jours d'été dans le sous-sol ; l'hiver nous nous asseyons au soleil au bord de la pelouse. Voilà un an que je vis parmi ces gens bizarres. Nous n'avons rien de commun. Je suis totalement différent d'eux, mais leurs plaintes, leurs silences, leurs

injures, leurs pleurs, leurs rires empliront toujours mon sommeil de cauchemars.

Encore une heure jusqu'au dîner. Le dîner ! Toujours la même pitance : soupe au yaourt, riz au lait, pilaf, pain et fromage – juste de quoi ne pas crever de faim ! Hassan, tout ce qu'il désire, c'est une marmite de soupe à l'oignon avec quatre pains longs. Quand on le libérera, lui, ce n'est pas une plume de papier qu'il lui faudra, mais une marmite de soupe. Il est de ceux qui sont heureux ici. Sa taille courtaude, son rire idiot, sa nuque épaisse, son crâne chauve, ses mains calleuses faites pour gâcher le plâtre, son regard stupide, toutes les molécules de son corps proclament qu'il est tout juste bon à servir d'homme de peine. Si Mohammad Ali n'était là aux repas à nous surveiller, Hassan nous aurait déjà fait notre affaire à tous. Mais Mohammad Ali est un homme de ce monde-ci. Car on dira ce qu'on voudra, mais ce monde-ci est différent de celui des gens ordinaires. Nous avons un docteur qui, grâce à Dieu, ne comprend rien à rien. Moi, si j'étais à sa place, je mettrais du poison dans le dîner et je les empoisonnerais tous, et puis le matin, les mains sur les hanches, dans le jardin, je regarderais transporter les morts. Quand on m'a amené ici, au début, j'avais cette obsession : je craignais qu'on ne m'empoisonne. Je ne touchais à rien du déjeuner et du dîner tant que Mohammad Ali n'y avait pas goûté lui-même. La nuit je m'éveillais en sursaut, je croyais qu'on venait m'assassiner. Que tout cela est loin !... Et toujours ces mêmes gens, cette même pitance, cette même chambre bleu clair en haut, bleu foncé jusqu'à mi-hauteur !...

Il y a deux mois, on a jeté un fou dans le cachot au fond de la cour. Il s'est ouvert le ventre avec un tesson, et il s'est mis à jouer avec ses boyaux. Il paraît qu'il était boucher et qu'il avait l'habitude

d'éventrer. Mais il y en a un autre qui s'est crevé les yeux avec ses ongles ; on a dû lui attacher les mains derrière le dos. Il criait et il avait les yeux pleins de sang séché. Je sais bien, moi, que le surveillant n'est pas étranger à tout cela...

Tous ici ne sont pas comme ça. Beaucoup seront malheureux s'ils guérissent et sont libérés. Par exemple cette Soghrâ Soltân qui est dans la section des femmes. Deux ou trois fois elle a voulu s'enfuir et elle a été rattrapée. C'est une vieille femme, mais elle se farde avec le plâtre des murs et des pétales de géranium. Elle se prend pour une fillette de quatorze ans. Si jamais elle guérit et qu'elle se regarde dans une glace, elle aura une attaque. Mais le pire, c'est notre Taghi, qui voulait bouleverser le monde ; persuadé que tout le malheur des hommes vient des femmes et qu'il faut les exterminer toutes, il n'en est pas moins amoureux de cette Soghrâ Soltân !

Notre surveillant est derrière tout cela. Il est bien plus fort que tous ces fous. Avec son grand nez et ses petits yeux pareils à ceux des opiomanes, il est toujours à se promener sous le pin au fond du jardin. Parfois il se penche et contemple le sol au pied de l'arbre. À le voir on croirait un brave homme, un malheureux tombé entre les mains d'une bande de déments ; mais moi je le connais : je sais que là-bas, sous le pin, il y a trois gouttes de sang...

À la fenêtre de cet homme, une cage est suspendue : elle est vide, car le canari a été attrapé par un chat ; mais il la laisse à cette place pour attirer les chats et les tuer. Hier encore il a poursuivi un chat blanc tacheté de noir ; quand celui-ci a grimpé à l'arbre devant la fenêtre, il a crié au gardien de la porte de l'abattre à coups de pistolet. Ces trois gouttes, c'est le sang du chat. Mais si on interroge l'individu, il prétend que c'est celui d'une chouette !

Mais le plus étrange de tous, c'est encore mon voisin et ami Abbâs. Il n'y a pas deux semaines qu'il est ici. Il s'est tout de suite lié avec moi. Il se prend pour un prophète et pour un poète. Selon lui, tout, y compris le don de prophétie, est affaire de chance. Le plus ignare des hommes, s'il a de la chance, réussira, mais le plus grand savant du monde, s'il n'en a pas, sera malheureux comme Abbâs l'est lui-même. Cet Abbâs se croit éminent guitariste. Avec trois fils tendus sur une planche il s'est fabriqué un instrument. Il a fait un poème aussi, qu'il récite dix fois par jour – c'est peut-être bien cela qui l'a mené ici –, un poème ou une chanson très bizarre :

*Voici que de nouveau, hélas, arrive l'ombre !
L'univers tout entier plonge dans la nuit sombre.
C'est le temps du repos pour des êtres sans nombre.
Moi, ma douleur grandit lorsque le soir descend.*

*De ce monde cruel n'attends nul réconfort.
À ma peine il n'est point d'autre fin que la mort.
Mais là-bas, sous le pin, que me veulent encore
Sur la terre obstinée ces trois gouttes de sang ?*

Hier je me promenais dans le jardin. Abbâs était justement en train de réciter ces vers. Un couple (avec une jeune fille) était venu le voir. C'était leur cinquième visite. Je les avais déjà vus et je les avais reconnus. La jeune fille portait un bouquet. Elle me souriait. Visiblement elle m'aime. Elle n'est venue que pour moi. Abbâs n'est pas beau avec son visage grêlé. Mais tandis que la femme causait avec le docteur, j'ai vu Abbâs prendre la jeune fille dans ses bras et l'embrasser.

Jusqu'à présent personne n'est venu me voir, personne ne m'a apporté des fleurs. Un an !... C'est Siâvosh qui a été le dernier à me rendre visite. C'était mon meilleur ami. Nous étions voisins. Nous allions ensemble à l'École Supérieure, nous en revenions ensemble, nous discussions ensemble nos questions de cours. Pendant nos heures de loisir, je lui apprenais à jouer de la guitare. Rokhsâreh, sa cousine, qui était ma fiancée, nous tenait souvent compagnie (Siâvosh devait épouser la sœur de Rokhsâreh). Et voilà qu'un mois avant le mariage, Siâvosh est tombé malade. Je suis allé deux ou trois fois prendre de ses nouvelles, mais on m'a dit que le médecin avait interdit qu'on lui parle. Je n'ai pu obtenir d'autre réponse. Je n'ai pas insisté.

Je m'en souviens bien, c'était à l'approche des examens. Je venais de rentrer un soir, j'avais jeté sur la table livres et cahiers et j'allais me changer quand j'ai entendu un coup de feu. C'était si proche que j'ai eu peur, car notre maison était près des remparts et le bruit courait qu'il y avait eu des vols dans les parages. J'ai pris le pistolet dans le tiroir et je suis sorti dans la rue, l'oreille aux aguets. Puis j'ai monté l'escalier jusqu'à la terrasse, mais je n'ai rien vu. Quand je me suis retourné, mon regard a plongé dans la cour de la maison de Siâvosh. Il était là, en sous-vêtements, debout au milieu de la cour. Surpris, je l'ai appelé.

— Siâvosh ! c'est toi ?

Il m'a reconnu :

— Viens, il n'y a personne.

— Tu as entendu le coup de feu ?

Il a posé un doigt sur ses lèvres et de la tête m'a fait signe d'approcher. J'ai dévalé l'escalier et frappé à sa porte. C'est lui qui est venu m'ouvrir. La tête baissée et les yeux au sol, il m'a demandé :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?

— Je suis venu deux ou trois fois, mais on m’a dit que le docteur n’autorisait pas les visites.

— Ils me croient malade, mais ils se trompent.

J’ai insisté :

— As-tu entendu le coup de feu ?

Sans répondre il m’a pris par la main et m’a conduit sous le pin pour me montrer quelque chose. En regardant de plus près, j’ai distingué sur le sol trois gouttes de sang frais.

Ensuite il m’a emmené dans sa chambre, a fermé toutes les portes, m’a fait asseoir. Il a allumé la lampe et a pris place sur une chaise près de la table en face de moi. Sa chambre était toute simple, peinte en bleu clair en haut, et en bleu foncé en bas jusqu’à mi-hauteur. Il y avait une guitare dans un coin, des livres et des cahiers sur la table. Siâvosh a pris dans le tiroir un pistolet et me l’a montré. C’était un vieux pistolet à crosse de nacre. Il l’a mis dans sa poche en disant :

— J’avais une chatte, elle s’appelait Nâzi. Tu l’as vue peut-être. C’était une chatte tout à fait ordinaire, blanche tachetée de noir, avec de grands yeux qu’on aurait crus passés au khôl. Son dos portait des marques régulières, comme un buvard qu’on aurait aspergé d’encre puis plié en deux. Quand je revenais de l’École, elle accourait au-devant de moi et se frottait contre mes jambes en miaulant. Lorsque je m’asseyais, elle me sautait sur les épaules, me fourrait son museau dans la figure et me léchait le front de sa langue râpeuse : elle voulait que je l’embrasse. On dirait que les chattes sont plus rusées, plus affectueuses et plus sensibles que les matous.

» À part moi, Nâzi était au mieux avec le cuisinier, car c’était lui qui la nourrissait. En revanche elle ne pouvait souffrir la gouvernante qui régénait toute la maison, une vieille femme toujours à ses prières, et qui avait les poils de chat en sainte

horreur. Nâzi devait se dire que les humains sont plus malins que les chats, qu'ils savent se réserver les meilleurs morceaux et les endroits les plus douillets, et qu'il faut bien que les chats les comblent de flatteries s'ils veulent avoir à leur tour une part de ces avantages.

» Le seul moment où les sentiments naturels de Nâzi se réveillaient, c'était lorsqu'une tête de coq sanguinolente venait à lui tomber entre les pattes. Elle se changeait alors en une véritable bête féroce. Ses yeux s'élargissaient et lançaient des éclairs, ses griffes sortaient de leur gaine, et un grondement prolongé menaçait quiconque approchait. Puis, comme se trompant elle-même, elle se mettait à jouer. Elle se convainquait de toute la force de son imagination que cette tête de coq était un être vivant ; elle lui donnait un coup de patte, se hérissait, courait se cacher, puis bondissait hors de son embuscade et déployait en mille feintes et gambades toute la souplesse et la légèreté de sa race. Ensuite, fatiguée de la représentation, elle dévorait cette tête sanglante du plus bel appétit. Pendant quelques minutes encore, elle cherchait à droite et à gauche les restes de sa proie ; et il lui fallait bien une heure ou deux avant de retrouver son vernis de civilisation : elle n'approchait personne, ne prodiguait ni caresses ni flatteries.

» Nâzi restait lointaine et réservée même dans les moments où elle se montrait amicale. Elle ne livrait pas ses secrets. Elle considérait notre maison comme sa propriété, et si un chat étranger venait à passer par là – surtout si c'était une chatte –, crachements, feulements et cris de colère se faisaient entendre pendant un bon moment.

» Les sons que Nâzi émettait pour annoncer le déjeuner étaient bien différents de ceux qui accompagnaient ses chatteries. Ses cris de faim ne ressemblaient ni à ses grondements de bataille ni à ses roucoulements amoureux. Que d'accents variés ! Les premiers

étaient une plainte déchirante, les seconds des rugissements de fureur, les derniers l'appel douloureux de la nature. Mais les yeux de Nâzi étaient plus expressifs encore que ses cris. Parfois ils reflétaient des émotions tellement humaines que l'on se prenait à se demander quelles pensées, quels sentiments s'agitaient dans cette tête velue, derrière ces mystérieux yeux verts.

» C'est l'an dernier, au printemps, que l'affreux événement s'est produit... Tu sais que c'est la saison où toutes les bêtes sont en rut, où un vent de folie les jette dans des courses effrénées. Nâzi s'est trouvée en chaleur pour la première fois. Agitée d'un tremblement de tout le corps, elle poussait des gémissements lamentables. Attirés par ses cris, les matous accouraient de toute part. Après des batailles acharnées, Nâzi a fait son choix et pris pour compagnon le plus puissant, celui qui lançait les appels les plus sonores. Chacun sait qu'à l'heure de l'amour, chez les animaux, les odeurs ont une grande importance. C'est pourquoi les chats domestiques bien lustrés, bien propres, ont peu de succès auprès des femelles. Au contraire les chats de gouttière, les matous errants et faméliques, dont la peau garde l'odeur fauve de l'espèce, les attirent. Tous les jours, toutes les nuits surtout, Nâzi et son fruste compagnon chantaient donc leurs amours à pleine voix. Le corps souple et délicat de Nâzi s'étirait et ondulait, tandis que celui de son partenaire se tendait tel un arc. Gémissant de joie, ils poursuivaient leurs ébats jusqu'à l'aube. Alors Nâzi revenait dans la chambre, le poil en désordre, épuisée, rompue, mais heureuse.

» Le manège de ces chats m'empêchait de dormir. À la fin j'ai perdu patience. Un jour, je travaillais devant cette fenêtre : j'ai vu les deux amoureux qui se promenaient sur la pelouse. Avec ce pistolet que tu as vu, j'ai tiré à trois pas. J'ai touché le compagnon de Nâzi. Le coup a dû lui briser les reins. Il a fait un grand bond

et, sans un cri, sans une plainte, il a filé à l'autre bout de la terrasse : ce n'est qu'au pied du mur du jardin qu'il est tombé mort.

» Tout son trajet était ponctué de taches de sang. Nâzi a d'abord cherché un moment sa trace, flairant le sang frais, avant d'aller tout droit jusqu'au cadavre. Elle est restée là deux jours et deux nuits, à monter la garde. Parfois elle le touchait de la patte comme pour lui dire : "Réveille-toi. C'est le printemps, le temps de l'amour. Pourquoi dors-tu ? Pourquoi ne bouges-tu pas ? Lève-toi, lève-toi !" Car elle ne pouvait savoir ce que c'était que la mort...

» Le troisième jour elle a disparu, et le cadavre aussi. Nous avons cherché partout. Nous avons interrogé tout le monde. En vain. M'en voulait-elle ? Était-elle morte ? Était-elle en quête d'autres amours ? Mais alors qu'était devenu le corps de son compagnon ?

» Une nuit j'ai entendu de nouveau le matou. Il a poussé ses roucoulements amoureux jusqu'à l'aube. La nuit suivante de même. Il ne cessait qu'au matin. La troisième nuit j'ai pris mon pistolet et j'ai tiré en l'air, sur le pin qui se dresse juste devant la fenêtre. Ses yeux de chat brillaient dans l'obscurité. Il a poussé une longue plainte et s'est tu. Le matin j'ai trouvé sous l'arbre trois gouttes de sang. Depuis il vient chaque nuit, et pousse toujours le même gémissement. Les autres ont le sommeil lourd et n'entendent rien. Quand je leur en parle, ils rient. Mais moi je sais : je suis sûr que c'est toujours ce même chat, celui que j'ai tué. Depuis cette nuit-là, je ne peux plus fermer l'œil. Où que j'aille, dans n'importe quelle chambre, j'entends toute la nuit ce maudit matou, avec ses affreux râles de gorge, qui appelle sa femelle.

» Aujourd'hui, il n'y avait personne à la maison. J'ai visé l'endroit où il s'installe pour crier. Je sais fort bien où il se poste, car ses yeux brillent dans le noir. Quand j'ai tiré, il a poussé une

plainte et trois gouttes de sang sont tombées de là-haut. Tu les as vues, tu es témoin.

À cet instant la porte s'est ouverte : Rokhsâreh et sa mère sont entrées. Je me suis levé pour saluer, mais Siâvosh a dit en souriant :

— Je n'ai pas besoin de vous présenter Mirzâ Ahmad Khân : vous le connaissez sûrement mieux que moi. Il peut témoigner qu'il a vu de ses yeux trois gouttes de sang au pied du pin.

— Oui, je les ai vues.

Mais Siâvosh s'est avancé. Il a éclaté de rire, et tirant de ma poche le pistolet que j'y avais glissé, il l'a posé sur la table en disant :

— Vous savez que Mirzâ Ahmad Khân n'est pas seulement bon guitariste et bon poète ; c'est aussi un chasseur éminent, il tire admirablement.

Il m'a fait signe. Je me suis levé et j'ai dit :

— Oui, je suis venu ce soir demander un cahier à Siâvosh. Pour nous amuser, nous avons tiré sur le pin. Cela dit, ces trois gouttes de sang ne proviennent pas d'un chat, mais d'une chouette. Vous savez que la chouette, depuis qu'elle a volé trois grains de blé à des orphelins, doit crier chaque nuit jusqu'à ce que trois gouttes de sang lui giclent du gosier... À moins que ce ne soit vraiment un chat qui aurait dévoré le canari du voisin : on a tiré sur lui comme il passait par ici. Attendez, je vais vous chanter une chanson que je viens de composer.

Et je me suis mis à chanter en m'accompagnant à la guitare :

Voici que de nouveau, hélas, arrive l'ombre !

L'univers tout entier plonge dans la nuit sombre.

C'est le temps du repos pour des êtres sans nombre.

Moi, ma douleur grandit lorsque le soir descend.

*De ce monde cruel n'attends nul réconfort.
À ma peine il n'est point d'autre fin que la mort.
Mais là-bas, sous le pin, que me veulent encore
Sur la terre obstinée ces trois gouttes de sang ?*

À ce point, la mère de Rokhsâreh est sortie furieuse de la pièce. Rokhsâreh, levant le sourcil, s'est écriée :

— Mais il est fou !

Puis elle a pris la main de Siâvosh, et tous deux riant aux éclats sont sortis à leur tour en me fermant la porte au nez.

Par la fenêtre, je les ai vus dans la cour, sous la lanterne, enlacés, en train de s'embrasser.

Les nuits de Varâmine

Une lanterne, à travers les feuilles de lierre, éclairait l'allée empierrée qui venait jusqu'au seuil. La surface du bassin n'avait pas une ride. Les arbres au feuillage sombre, dans l'obscurité de cette soirée de printemps humide et douce, avaient l'air de vieux serviteurs silencieux. Sur la terrasse, un peu plus loin, trois personnes étaient assises autour d'une table : un homme et une femme, jeunes encore, et une jeune fille de dix-sept ans. Leur chien somnolait sous la table. Farenguis avait en main sa guitare, un joli *târ* dont le manche de nacre luisait à la clarté de la lampe. La tête penchée, le regard baissé, elle semblait sourire. Elle tenait négligemment son instrument dont les cordes fines produisaient sous ses doigts une musique mélancolique. Les sons, émis par intermittence, flottaient dans l'air, vibraient doucement et étaient sur le point de s'évanouir quand de nouveau le plectre frappait les cordes. Elle, jouait toujours sur le mode *homâyoun*, soit qu'elle le préférât soit qu'elle le sût mieux que les autres.

De temps en temps, comme pour répondre à la mélodie, une chouette dans les branchages ululait. Fereydoun, les mains dans les poches de sa grosse vareuse, contemplait les volutes de fumée bleue qui s'élevaient de sa cigarette à demi consumée. Ordinairement il se lassait vite de la musique, mais cet air, qu'il avait entendu des centaines de fois, le ravissait toujours, surtout quand c'était Farenguis qui le jouait. Il ranimait chaque fois en lui des souvenirs très vieux et très vagues qui passaient dans son esprit comme sur un écran de cinéma.

Golnâz, les yeux pleins de langueur et de sommeil, regardait avec envie les doigts habiles de la musicienne. Fereydoun n'était

pas d'avis qu'elle apprît la musique, mais dans la journée, quand il était parti au travail, Farenguis donnait en secret des leçons à la jeune fille.

Revenu de Suisse deux ans plus tôt, Fereydoun s'était installé à la campagne, sur la propriété héritée de sa famille. Cette vie rustique était conforme à ses goûts. Il avait d'ailleurs en Europe étudié l'agronomie. Énergique et travailleur, il s'employait avec une telle ardeur à mettre en valeur ses terres qu'en l'espace de deux ans il en avait quintuplé le produit.

Quoique le domaine fût situé à Varâmine, non loin de Téhéran, il n'allait pas trois fois par an visiter la capitale. Toute la journée, vêtu d'une chemise à col ouvert et d'une épaisse vareuse brune, chaussé de vieux souliers, il passait son temps avec ses paysans à leur donner des instructions pour améliorer l'exploitation.

Son seul plaisir était la compagnie de Farenguis, sa femme, qui l'aidait et s'occupait de tout à la maison. Du matin au soir elle n'arrêtait pas une minute. Il était rare peut-être que deux époux soient à ce point attachés l'un à l'autre. Pas une fois ils ne s'étaient querellés, jamais ils ne s'étaient causé l'un à l'autre la moindre peine. Pourtant ils vivaient très isolés : hormis sa demi-sœur Golnâz et Farenguis, Fereydoun n'avait ni parent ni ami, et tous trois menaient dans cette campagne une vie toute simple et tranquille.

Leur demeure était constituée de deux bâtiments. L'un était une vieille bâtisse, l'autre un joli pavillon à deux étages que Fereydoun avait lui-même fait construire. Farenguis avait su donner à l'un et à l'autre un aspect net et accueillant. Le jardin était verdoyant et parfumé de fleurs, les allées bien tenues, les murs couverts de lierre.

Tandis que tous trois écoutaient la musique, l'horloge murale sonna neuf heures. Fereydoun jeta un coup d'œil à sa montre-

bracelet. Farenguis cessa de jouer, posa sa guitare, puis, comme pour réprimer une douleur vive, appuya la main sur sa poitrine. Elle serrait les dents, son front était couvert de sueur. Fereydoun en la voyant ainsi blêmit, mais déjà elle reprenait son sang-froid et fit un sourire contraint. Golnâz, qui avait sommeil, se leva et descendit lentement l'escalier de la terrasse. On entendait à distance Nastaren, la nourrice de Golnâz, qui bavardait avec le jardinier.

Fereydoun rompit le silence :

— Vois-tu, Farenguis, tu te donnes trop de mal, tu fatigues ton cœur. Je ne veux pas de ça. Il faut que tu te reposes. Prends-tu régulièrement ton médicament ?

Farenguis resta pensive un instant, puis répondit d'un air détaché :

— À quoi bon ? Voilà six mois que je prends des drogues de toute sorte. Elles me font plus de mal que de bien.

— Je veux dire : pense un peu à toi. Personne ne travaille autant que toi dans cette maison. Avec ta santé fragile...

— Je vais mieux maintenant. Ce n'est rien, ça passera.

— Veux-tu que nous allions demain chez le médecin ? Quoique tous ces docteurs ne soient pas bons à grand-chose ! Ils aggraveraient plutôt le mal : tout ce qu'ils veulent, c'est gagner de l'argent...

— Il arrivera ce qui doit arriver, c'est le destin.

— Le destin, le destin ! J'en suis malade, de t'entendre parler ainsi. Pourquoi profères-tu de pareilles inepties ?

— Te revoilà comme avant-hier soir, protesta Farenguis, quand tu niais l'existence de l'au-delà... Tu es complètement occidentalisé, tu ne crois plus à rien.

— Ça n'a rien à voir avec l'Occident. Ce que je veux dire, c'est que notre éducation est mauvaise. Notre retard provient de ces

superstitions qu'on nous fourre dans la tête dès l'enfance et qui font qu'on ne pense plus qu'à... l'Autre Monde ! Et ce monde-ci, nous le négligeons, accrochés que nous sommes à des fantasmagories. Je me demande bien qui est revenu de l'autre monde pour nous en donner des nouvelles ! À peine nés et jusqu'au dernier soupir, nous ne nous soucions que de notre salut ! Est-ce vivre, cela ?

— Ce que je ne comprends pas, dit Farenguis d'un air pensif, c'est comment toi, qui es si affectueux et si bon, tu peux n'avoir aucune foi.

C'était dans leur vie paisible et heureuse leur seul différend : Fereydoun était un mécréant endurci. Farenguis au contraire avait été élevée dans les idées traditionnelles par une grand-mère à l'ancienne mode, et elle harcelait son mari, qui ne se laissait pas convaincre.

— Voilà que nous recommençons, reprit Fereydoun en souriant. Je ne voudrais pas prolonger cette conversation, mais le fait qu'on est bon ou méchant n'a aucun rapport avec la religion. Au contraire, ce sont justement les religieux qui sont cause de tous les désordres. Songe aux guerres de religion, aux croisades...

Farenguis ne cédait pas :

— Je ne sais pas raisonner comme toi, mais mon cœur me dit qu'il y a quelque chose au-delà de ce monde. Sinon d'où viendraient les rêves ? Tu disais toi même qu'on peut endormir des gens en les magnétisant. Ne m'as-tu pas montré dans ton livre français une photo où l'on voyait des esprits ? Tu as bien foi dans la science européenne ?

— C'est toi qui le dis. Crois-tu qu'une sottise dite par un Européen n'est pas une sottise ? Ce sont les croyances des bonnes femmes de là-bas.

Il regarda de nouveau sa montre et dit en bâillant :

— Il est neuf heures et demie.

Tous deux se levèrent. Farenguis, après avoir débarrassé la table, monta l'escalier derrière son mari. Une demi-heure plus tard les lampes étaient éteintes et tout dormait, hormis une chouette qui ululait par intervalles.

Deux mois avaient passé. Farenguis gisait dans son lit, les cheveux en désordre, la mine défaite, les joues creuses, les yeux cernés. Elle ne dormait plus, ne mangeait plus. Parfois son cœur s'emballait, elle hoquetait et se tordait, la respiration bloquée, les lèvres décolorées. La nuit, des rêves épouvantables l'éveillaient, elle criait. Elle souffrait tant qu'elle voulut un jour avaler d'un trait le contenu d'un flacon de digitaline et qu'elle aurait alors mis fin à ses peines si Fereydoun n'était survenu à ce moment.

Lui-même passait jour et nuit dans le fauteuil à côté du lit, le teint pâli et les traits tirés par le manque de sommeil. Il ne prenait pas une minute de repos : tantôt il tâtait le pouls de la malade ou notait sa température, tantôt il courait chercher le médecin, tantôt il lui faisait prendre une potion cuillerée par cuillerée. Chaque fois qu'il écoutait les battements de son cœur, le monde entier à ses yeux se couvrait de ténèbres.

Un soir qu'il était ainsi au chevet de Farenguis, le regard fixé sur son visage émacié, il vit à la clarté de la lampe ses longs cils se soulever à demi. Elle semblait sourire et respirait doucement. Elle avait eu une syncope une demi-heure plus tôt. Soudain elle ouvrit les yeux et murmura d'un air égaré :

— Le soleil... où est le soleil?... La nuit toujours... des nuits... terribles... Regarde sur le mur l'ombre des arbres... La lune est levée... la chouette ulule... Ouvrez les portes... brisez... abattez les murs... C'est une prison, ici... prison... entre quatre

murs... j'étouffe !... je n'ai personne... De la musique... jouons !... apporte ma guitare ici sur la terrasse... Quelle vie... non, quelle vie !...

Elle se mit à rire d'un rire insensé. Puis elle tourna son regard vers le visage de Fereydoun qui se penchait sur elle et caressait ses épaules amaigries en disant : « Calme-toi... calme-toi... »

Les yeux de Farenguis s'emplirent de larmes, puis, comme dans un effort immense, elle s'écria d'une voix rauque et étouffée :

— Je meurs, mais il y a une autre vie... oui, je te le prouverai !...

Son cœur battait de manière désordonnée. Elle tremblait violemment. Fereydoun se précipita pour mettre dans la tasse quelques gouttes de médicament. Mais quand il revint vers elle pour le lui faire prendre, il vit que tout était fini. Les mâchoires étaient serrées et le corps déjà se refroidissait peu à peu.

Fereydoun la saisit dans ses bras et se mit à l'embrasser en pleurant. Nastaren entra affolée, se frappant la tête et la poitrine, poussant des gémissements ininterrompus. Toute la maisonnée était dans la désolation. Seule Golnâz gardait un parfait sang-froid. Elle observait tout de ses yeux hardis et charmeurs et, quand elle s'y sentait vraiment obligée par les convenances, elle tirait un petit mouchoir de soie qu'elle se passait sur les paupières.

Sensible et affectueux comme il était, Fereydoun ne se remit pas de ce coup. Il abandonna son travail. Toute la journée il demeura désesparé dans son fauteuil en proie aux souvenirs qui s'animaient devant ses yeux. Il resta ainsi deux semaines, frappé de stupeur par le chagrin. Les yeux injectés de sang, il avait l'air de ne rien sentir et de ne rien voir, quoique en fait il eût conscience de ce qui se passait autour de lui, mais il était paralysé par la torture morale qu'il endurait en permanence. Golnâz, sa demi-sœur, et Nastaren le nourrissaient. Petit à petit il sombra dans un état

mélancolique. Il parlait tout seul dans sa chambre, disait des mots sans suite. Finalement un parent de sa femme, venu le visiter, l'emmena à Téhéran pour le faire soigner.

Le soir même du jour où il se sentit mieux, Fereydoun prit une automobile pour retourner à Varâmine. Il faisait nuit quand il mit pied à terre devant la propriété, et le ciel était couvert de nuages. Il dut frapper au portail pendant plusieurs minutes avant d'entendre des pas, puis le grincement du verrou. La porte s'ouvrit, et la silhouette courbée de Nastaren apparut, une lanterne à la main. En voyant Fereydoun, elle recula apeurée :

— Monsieur... Monsieur... c'est vous ?

— Où est donc Hassan ? s'étonna Fereydoun.

— Parti, Monsieur. Ils sont tous partis.

Fereydoun restait hébété. Tête basse, il pénétra dans le jardin et s'arrêta à l'entrée de l'allée qui conduisait à la maison. La vue de celle-ci ravivait sa douleur. Après un moment d'hésitation il se dirigea vers le pavillon, les yeux fixés sur son ombre que la clarté de la lanterne faisait danser devant lui. Ses pieds foulaient des feuilles sèches, rien n'était nettoyé, tout était dans un abandon effrayant. Le bassin était presque à sec.

En arrivant au pied de la terrasse, il prit la lanterne des mains de Nastaren, grimpa les marches quatre à quatre, se précipita dans sa chambre comme s'il était poursuivi et claqua la porte. La table était couverte de poussière, les meubles en désordre. Il ouvrit la fenêtre pour faire entrer un peu d'air frais. Puis il alluma la lampe sur la table et se jeta dans le fauteuil. Promenant son regard alentour, il avait l'impression de s'éveiller d'un long sommeil. Il considérait les objets avec curiosité, comme s'il les voyait pour la première fois.

La porte s'ouvrit doucement. C'était la vieille Nastaren, toute voûtée et ridée, qui s'inquiétait :

— Vous allez bien, j'espère ?

Fereydoun répondit d'un signe de tête.

— Pourquoi êtes-vous revenu sans prévenir ? Que voulez-vous pour le dîner ?

— Rien, j'ai dîné.

— Le bon Dieu, reprit Nastaren d'un air cauteleux, ne devrait pas permettre qu'une maison reste sans maître. Vous ne savez pas, Monsieur, ce que nous avons subi ! Le pire, Seigneur !

— Que s'est-il donc passé ? demanda Fereydoun alarmé.

— Laissons cela, Monsieur, ce n'est pas bon pour votre santé.

Fereydoun haussa le ton :

— Parle, que s'est-il passé ?

— Monsieur, dit Nastaren d'un air craintif, voilà près d'un mois, vous n'étiez pas là... La nuit, quand tout le monde est couché, on entend de la musique, peut-être bien que c'est son Double ! Monsieur, on dirait que c'est madame Farenguis qui joue !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es folle ! s'écria Fereydoun, mais sa voix tremblante trahissait une frayeur.

— Sauf votre respect, répondit Nastaren, avec mes cheveux blancs, je ne dis pas de menteries. Je n'invente rien, Dieu m'est témoin, personne dans cette maison n'y a tenu, Hassan et le jardinier sont partis tous les deux. Moi-même j'ai dû me procurer des « formules » pour moi et Goli Khânoum, des fois qu'ils nous veuillent du mal, les esprits... Écoutez, Monsieur, d'abord le chien est mort. J'ai dit : il y a pire malheur, Dieu nous préserve ! Mais ensuite cette musique, juste comme jouait Madame ! Tout le monde dit que la maison est hantée.

— Qui occupe l'autre bâtiment ? Quelqu'un y dort la nuit ? s'enquit Fereydoun.

— Comme avant : moi et Goli Khânoum.

— Qui a la clef de la salle qui ouvre sur le jardin ?

— Elle est chez Goli Khânoum, posée sur la cheminée. Voyez-vous, Monsieur, nous autres nous sommes en deuil, sauf votre respect, personne ici ne fait de musique, et personne n'ose entrer dans la salle.

— Et que dit Golnâz ? demanda Fereydoun avec impatience.

— Faites excuse, Monsieur, j'ai eu scrupule à l'inquiéter. Goli Khânoum n'est qu'une enfant, je ne l'ai pas mise au courant. Ce soir elle avait mal à la tête, elle est allée se coucher. Ce qu'elle peut avoir le sommeil lourd ! Elle dormirait sous un bombardement. Si elle avait su que vous arriviez, elle ne serait pas allée au lit. La pauvre petite ! Je ne voudrais pas la laisser seule trop longtemps.

Se courbant avec peine, elle reprit sa lanterne. À la porte elle se retourna :

— C'est sûr que vous avez dîné ? Je fais votre lit ?

— Ce n'est pas la peine. Va-t'en, laisse-moi seul.

Mille pensées confuses et désordonnées assaillaient Fereydoun. On jouait de la guitare pendant la nuit, l'air même que jouait Farenguis ! Le valet et le jardinier étaient partis. Le chien était mort !...

Il respirait avec peine, des ombres fantastiques dansaient devant ses yeux. Son regard se posa sur le tapis pendu au mur, qui représentait le roi Salomon. Au pied du trône, trois personnages enturbannés se tenaient debout, dans une attitude de respect, les mains sur la poitrine. Le fond était rempli de dragons, d'animaux imaginaires et de démons ridicules à la peau tachetée de noir, vêtus d'un jupon écarlate. Ces figures, qui autrefois le faisaient rire, semblaient maintenant prendre vie et lui faisaient peur.

Il se leva machinalement et fit quelques pas. Se trouvant devant la porte de la pièce voisine, il tourna la poignée, ouvrit. Dans l'obscurité deux yeux brillants le fixaient. Tout palpitant il s'écarta à reculons, saisit la lampe sur la table. Quand il l'eut approchée, il vit avec soulagement un chat maigre s'échapper par une vitre cassée.

C'était la chambre de Farenguis. Le vase sur la table était plein de fleurs desséchées. Pressées entre ses doigts, elles se répandirent en poussière sur le sol. Des larmes roulèrent dans ses yeux. Un parfum de violette flottait dans l'air : celui que Farenguis aimait. On apercevait ses pantoufles sous le canapé, son petit voile avec le ruban bleu pendait au piton du rideau. Toutes ces choses étaient à leur place familière, intactes. Fereydoun n'arrivait pas à croire que Farenguis était morte. Elle allait ouvrir la porte, entrer dans sa chambre. Il vit soudain la pendule sur la cheminée et faillit crier d'épouvante : les aiguilles étaient arrêtées à sept heures dix, exactement l'heure où Farenguis avait rendu l'âme dans ses bras. Baigné de sueur froide, il prit la lampe et regagna sa chambre sans oser regarder derrière lui. Allumant une cigarette, il s'affaissa dans le fauteuil.

Ces tristes pensées l'avaient épuisé. Il se sentait les membres rompus, la volonté anéantie. Il entendait encore les paroles de Nastaren : « C'est son Double qui joue. » Et ces mots que Farenguis sur son lit de mort avait prononcés d'un ton menaçant ! « Je meurs, mais il y a une autre vie, oui, je te le prouverai ! » Était-ce son esprit qui revenait, acharné à lui apporter la preuve de cette autre vie ? Mais un esprit qui joue de la musique ! Il se leva et prit dans le rayonnage le livre en français qui traitait de l'évocation des esprits. Il en souffla la poussière, revint s'asseoir et se mit à le feuilleter au hasard. Une phrase lui sauta aux yeux : « Si pendant la séance d'évocation on joue une musique douce, la

matérialisation en est facilitée. » Il feuilleta encore. « Quand M^{me} Paladino, le célèbre médium italien, était en transe, le rideau derrière elle se gonflait, les murs craquaient, la table s'agitait, les chaises dansaient, et l'on voyait suspendue dans les airs une mandoline dont jouaient des doigts invisibles. » Il laissa tomber le livre, saisi d'une angoisse obscure.

— Des esprits, murmurait-il, qui font de la musique ! Est-ce possible ? Elle viendrait la nuit jouer de sa guitare ? Alors, l'autre vie... *Homâyoun*, c'est toujours en *homâyoun* qu'elle joue ! Mais non, ce n'est pas si simple.

En même temps il avait l'impression qu'il n'était pas seul. L'esprit de Farenguis était-il auprès de lui, le considérant avec un sourire de triomphe ?

Il jeta par la fenêtre un regard sur le bâtiment d'en face, celui où, la nuit, résonnait le son de la guitare. Mais il se reprit : « Allons, vais-je croire à ces histoires de bonne femme ? Je n'ai rien entendu, moi. Il n'y a rien, rien que ce que raconte Nastaren, qui l'a peut-être purement et simplement inventé. L'autre vie ! ça me ferait mal au cœur. Comme si les morts avaient les mêmes faiblesses, les mêmes plaisirs, les mêmes pensées, les mêmes appétits que les vivants... toutes ces saletés ! Comme s'ils revenaient pour chatouiller les cordes d'une guitare ! C'est trop puéril ! Non, ce sont les hommes qui ont imaginé ces amusettes pour se duper eux-mêmes. Décidément la maladie m'a bien affaibli. Demain matin je tirerai tout cela au clair. J'apporterai la guitare dans cette pièce, et on verra bien qui en joue. »

Un bourdonnement prolongé interrompit sa rêverie. Une grosse mouche se heurtait aveuglément au verre de la lampe. La mèche avait baissé et fumait. Se levant pour allumer une autre cigarette, il s'aperçut que le réservoir était presque vide. Il souffla la lumière. Dans l'obscurité, il se sentit plus calme.

Il approcha le fauteuil de la fenêtre, posa le coude sur le rebord et contempla la forme sombre et indistincte du bâtiment opposé. Le vent sifflait, promenant les feuilles sèches de côté et d'autre. L'ombre des arbres semblait une épaisse fumée noire, les branches dépouillées se tendaient comme des bras désespérés vers un ciel vide. De nouveau des pensées sinistres et désordonnées envahirent l'esprit de Fereydoun. Soudain il crut apercevoir une silhouette grise qui se glissait entre les arbres : elle s'arrêtait, puis repartait, et finalement disparut derrière la vieille maison. Il regardait, figé sur place, les yeux exorbités. Il avait mal à la tête, le corps brisé. Bientôt ses idées se brouillèrent et ses paupières s'abaissèrent...

Il était à Marseille, dans un dancing vulgaire et crasseux. Attablés, des matelots, des coupe-jarret et des étrangers de mauvaise mine bavardaient devant des verres de vin. Deux musiciens en chemise de laine sale, un foulard rouge autour du cou, jouaient l'un du banjo, l'autre de l'harmonica. Des femmes mal tenues aux lèvres chargées de fard dansaient avec des voyous. Soudain la porte s'ouvrit et Farenguis entra, le bras passé au cou d'un Arabe pieds nus qui avait une allure de bandit. Ils riaient ensemble en le montrant du doigt. Fereydoun se leva. Mais tous s'étaient levés en même temps que lui et les chaises commençaient à voler, les verres s'écrasaient par terre. L'Arabe qui venait d'entrer tira un couteau de sous sa djellaba, saisit un homme au collet et, le poussant en avant, lui trancha la tête. Mais tandis qu'il la tenait à la main, ruisselante de sang, cette tête ne cessait de rire sinistrement. Là-dessus trois policiers entrèrent, pistolet au poing, et poussèrent tout le monde dehors. Lui restait, cloué sur place. Il s'aperçut que Farenguis aussi était encore là, ses boucles noires en désordre, plus maigre que jamais. Elle prit sa guitare sur la table et

se mit, toujours aussi lasse, à jouer *homâyoum*... et pendant qu'elle frappait les cordes, de grosses larmes coulaient sur son visage.

Fereydoun s'éveilla en sursaut, trempé de sueur froide. D'abord il crut que c'était le cauchemar qui continuait et il se frotta les yeux. Mais non, il entendait une musique de guitare. Les notes s'échappaient par intermittence, comme des sanglots, et flottaient dans l'air ; et chacune déchirait le tissu de son être. C'était des sons étouffés et lugubres comme des plaintes : oui, c'était, sur le mode *homâyoum*, l'air que Farenguis aimait !

Des masses de nuages noirs tirant sur le gris annonçaient l'aube. Le vent avait fraîchi. Le profil des montagnes bleuâtres se dessinait au bord du ciel. On entendait le piaffement d'un cheval dans son écurie.

Fereydoun se leva et descendit l'escalier à pas de loup. Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Il franchit les marches de la terrasse et, avec les plus grandes précautions, s'approcha de la vieille maison. La musique parvenait distinctement à ses oreilles.

Le cœur battant à se rompre, il pénétra dans la chambre de Nastaren et ressortit par l'autre porte qui donnait sur le couloir. Il tendit l'oreille. La musique avait-elle cessé ? À dix pas de lui se trouvait la porte de la salle. Celle où l'on jouait de la guitare. Il s'avança et regarda par le trou de la serrure. Il vit avec étonnement qu'une bougie brûlait sur la table et que la porte extérieure était déverrouillée. Le murmure des voix de deux personnes qui conversaient parvenait jusqu'à lui. Sans le vouloir il heurta la porte de l'épaule. Un cri terrible retentit dans la pièce en même temps qu'un bruit de bois cassé et celui d'un objet qui tombe à terre. Fereydoun bondit à l'intérieur, les poings serrés, mais le spectacle qui s'offrait à lui le pétrifia.

Un homme en vêtement gris, visage sanguin, nuque épaisse, l'aspect d'un rustre, était étalé sur le canapé. Golnâz, en chemise

de nuit, échevelée, plus belle et plus épanouie qu'autrefois, était debout, stupéfaite. La guitare de Farenguis, avec son manche de nacre, gisait brisée à ses pieds. L'homme toisa Fereydoun de ses petits yeux brillants, puis sans un mot se leva et, tête baissée, dos courbé, gagna d'un pas lourd la porte qui donnait sur le jardin et disparut.

Fereydoun, les mains sur les hanches, se mit à rire, d'un rire terrible. Il riait aux éclats, il se tordait : Les gens de la maison, accourus à la porte, le regardaient sans oser entrer. Il riait tellement que l'écume lui vint aux lèvres et qu'il s'écroula sur le plancher, d'une chute si rude que le lustre en trembla pendant plusieurs minutes.

Tous le croyaient possédé. Il avait simplement perdu la raison.